

JEAN JAURÈS, PERSONNAGE DE ROMAN

Thomas Valero

10/06/2022

« Les imaginaires politiques que nourrit Jaurès se mesurent également dans l’empreinte qu’il imprime sur la littérature contemporaine¹. » De son vivant, Jaurès a inspiré de nombreux personnages de fiction comme le personnage du député Couzon dans *Jean Santeuil*, de Marcel Proust², écrit entre 1895 et 1899. Il a également été le sujet de portraits littéraires dans quelques essais, comme dans *Notre jeunesse* (1910) de Charles Péguy³ ou la source d’inspiration de personnages théâtraux comme Danton dans la pièce *Robespierre* de Romain Rolland⁴.

Sa mort a permis de faire évoluer la mémoire littéraire du tribun : hommages d’Anatole France dans la presse socialiste, portrait rédigé par Romain Rolland, dans *Au-dessus de la mêlée*⁵, sentence de Maurice Martin du Gard, le cousin du Prix Nobel de 1937 qui dans *Mémorables*⁶ (1957) précisa la pensée de Paul Valéry au sujet de Jaurès⁷ ou, plus surprenant, l’hommage de Julien Green dans *Liberté chérie* se plaignant de la faiblesse des discours politiques : « Tout le monde n’est pas Jaurès, qui ne mentait guère⁸ » ; souvenirs d’Henri Béraud, venu de la gauche et passé à l’extrême droite qui évoquait son adolescence dans *Qu’as-tu fait de ta jeunesse ?* (1941) et aussi « l’apôtre » à la grande voix étourdissante⁹, tribune dans *Le Figaro* de Jean Guéhenno¹⁰...

De nombreuses études sont menées depuis les années 1960 sur la part mémorielle du personnage littéraire Jaurès dans les romans. La place du « personnage » Jaurès dans l’histoire littéraire varie selon les périodes ; le nombre des évocations également. Celles qui suivent ne visent pas à l’exhaustivité et tentent de mettre en lumière les différentes facettes de cette mémoire littéraire.

Dès la Première Guerre mondiale, l’assassinat de Jaurès a été remémoré dans des romans. Si de larges efforts de recension restent à mener pour saisir ce « Jaurès littéraire de l’Union sacrée », des exemples illustrent le rapport complexe entretenu avec son souvenir un an après la victoire.

La première évocation de Jaurès servant l’Union sacrée se trouve dans *La Veillée des armes* de la romancière féministe Marcelle Tinayre¹¹, sous-titré *Le départ – août 1914* (1915). L’autrice témoigne de la prise de conscience du conflit, collective et individuelle, à travers l’histoire d’un jeune couple.

Le récit tient en quarante-huit heures, du 31 juillet au 2 août 1914, de la mobilisation générale aux premiers départs. Tinayre s'appuie sur le récit dominant dans la presse au lendemain du 31. Plus loin, elle rappelle un autre versant de la mythologie jaurésienne déjà à l'œuvre en 1915 : « Jaurès, l'assassinat de Jaurès, la personne du meurtrier, les mobiles, les circonstances, la répercussion du crime, il les considérait uniquement comme un épisode préliminaire du drame qui avait pour acteur non plus des hommes, pas même des grands hommes, mais des nations¹² » Même fortement atténuée, on retrouve dans ces pages d'évocation l'idée du martyr.

La seconde est le fruit de Charles Morice¹³, une des figures centrales du symbolisme¹⁴. Dans son roman *Par le sang de France*¹⁵, l'assassinat de Jaurès est rappelé dans le sixième chapitre intitulé « La Mort d'un philosophe ». Le portrait dressé oscille entre admiration et répulsion, incrédulité et évidence d'un meurtre où le mysticisme est un élément essentiel. L'auteur compare Jaurès au personnage de Monsieur Martin, professeur de philosophie : orateur et philosophe, la voix et la pensée, la bouche et le cerveau. L'opposition est nuancée par la générosité des idées que les deux personnages, l'un historique et l'autre fictionnel, partagent.

Morice emploie le champ lexical du destin pour aborder l'assassinat : « Or, Jaurès signifiait la paix à outrance, à tout prix, dans ce moment où, par des circonstances sous lesquelles fléchissaient toutes les volontés, la guerre était imposée à l'Europe ; il avait combattu la loi des trois ans, cette loi providentielle ; – et c'est ce pacifique tout le premier que la guerre frappe ! » Cette dernière formule souligne le fait que le poème d'Anna de Noailles¹⁶ était répandu dans les milieux artistiques et que, célébrant « le héros tombé en avant des armées », un *topos* de la mémoire jaurésienne – déjà ! – s'inscrivait dans le champ littéraire.

Dans les années 1930 : Jaurès superstar ?

Dans les années 1930, face à la montée des périls, la figure de Jaurès est convoquée dans quatre fresques littéraires : le cycle du *Monde réel* d'Aragon, *Les Thibault* de Roger Martin du Gard, *Les Hommes de bonne volonté* de Jules Romains et la saga des Magneux d'Henry Poulaille.

Les quatre auteurs sont des personnalités littéraires importantes. À l'exception de Jules Romains – réformé –, tous ont connu la Première Guerre mondiale et l'horreur des tranchées. Ils partagent une même conviction : le pacifisme. Toutefois, les sentiments politiques de ces quatre auteurs divergent. Louis Aragon, après sa période surréaliste, s'engage pleinement dans un militantisme communiste. Jules Romains s'apparenterait à un sympathisant socialiste comme Roger Martin du Gard qui répondait être « à gauche » sans pour autant y être affilié. Henry Poulaille, artiste véritablement inclassable, était plus proche des courants libertaires que des tendances

communistes.

Chacun pressent les dangers imminents d'un prochain conflit. La montée des fascismes dans les pays voisins les inquiète et leur désir de rappeler les origines de l'éclatement du premier conflit mondial devient pour eux un impératif. Dans ces œuvres écrites concomitamment, Jaurès apparaît comme un symbole du pacifisme et les auteurs participent à la réécriture d'une mémoire que plus d'une décennie de commémorations, de textes et de discours militants a déjà fixée.

Le Jaurès d'Aragon

Quand Aragon entreprend la rédaction du cycle romanesque *Le Monde réel*, il vient de quitter la mouvance surréaliste dont certains membres invitaient à ne pas lire Jaurès¹⁷. Prenant le contrepied et « dans sa volonté du roman », il se déclare réaliste et 1930-1931 marque une période décisive dans l'évolution d'Aragon.

Soldat de la classe 17, il est, comme toute une génération, marqué par la guerre. « La guerre, ou plutôt son ombre, sa menace, sont au cœur des trois romans d'Aragon [...]. Elle n'existe que comme une menace sur un mode abstrait en quelque sorte, comme une idée ou comme un spectre¹⁸ ». Aragon cherche les causes de la guerre dans les années qui précèdent son éclatement. Il en tire la substance pour son roman *Les Cloches de Bâle*¹⁹ pour la période 1911-1912, et celle des *Beaux Quartiers*²⁰ pour l'année 1913-1914.

Aragon ne voulant pas se contenter de décrire, il explique le processus et accuse le régime qui produit la guerre, selon sa logique interne. Jaurès apparaît ou est évoqué à différentes reprises tant comme un élément « du décor historique²¹ » mais aussi, comme le souligne Suzanne Ravis-Françon, comme un « personnage mythique » de premier plan²². Cet ample tableau poético-politique a pu prendre des orientations diverses en fonction des impératifs politiques que s'assignait le PCF. Maurice Rieuneau jugeait que *Les Cloches de Bâle* était « le premier roman idéologique de notre littérature, s'appuyant sur une philosophie de l'histoire explicite, le marxisme²³ ». Cependant, la théorie marxiste n'écartait pas le pragmatisme politique entraînant un glissement du PCF du « tout soviétique » vers un patriotisme rouge : références répétées à la Révolution française, reprise de la *Marseillaise* lors de congrès et manifestations politiques²⁴.

Les Cloches de Bâle

Dans *Les Cloches*, Aragon procède par collages de fragments d'informations et de documents d'archives. À cet effet, il utilise quatre discours de Jaurès²⁵ et donne ainsi une réalité historique à son œuvre tout en conservant une part d'invention romanesque. Dans ce premier roman, le

socialisme est intrinsèquement vu comme pacifiste et, comme tel, représenté par Jaurès²⁶.

Au chapitre VIII, lors de l'enterrement du couple Lafargue, quelques réflexions d'Aragon entourent l'évocation du personnage : « Trop d'images avaient popularisé l'apparence de Jaurès²⁷ ». L'auteur parle d'ailleurs de sa « grandiloquence²⁸ ». En s'appuyant sur le personnage de Catherine qui conteste « l'idéalisme permanent » dont parle Jaurès, celle-ci ne peut s'empêcher de « subir le charme de cette voix²⁹ ». Aragon se montre ainsi critique à l'égard de Jaurès en parlant du personnage connu à la voix envoûtante et aux propos contestables.

Dans le chapitre suivant, Aragon par l'intermédiaire de ses personnages juge l'action de Jaurès : « Qu'est-ce qu'il proposait, Jaurès ? D'abord, il approuvait Caillaux de ses marchandages avec l'Allemagne. Il ne voulait pas seulement qu'on y allât trop fort en Afrique pour faire des affaires : mais qu'on se glisse en douce, chez les nègres. "Ah tu parles d'un socialiste !" ». Le fait était que Catherine avait lu avec révolte la célèbre phrase sur les trois forces qui se composent heureusement dans le monde : l'organisation internationale du travail, le capitalisme moderne et le vieil idéalisme américain³⁰ ». Les jugements d'Aragon marquent ainsi le rapport politique entretenu avec le souvenir du tribun indiquant l'ambivalence des relations envers un Jaurès plus « idéaliste bourgeois » que marxiste et révolutionnaire.

Dans les chapitres de l'épilogue consacrés au congrès de Bâle de 1912, Aragon parle de Jaurès et annonce son sentiment sur le discours qu'il va tenir : « Quand on aura dans chaque discours recueilli le ferment révolutionnaire noyé dans les phrases, l'appel à tous les moyens contre la guerre chez Vaillant, à l'action légale ou révolutionnaire chez Jaurès, nous n'aurons rien entendu du grand cœur qui battit ce jour-là dans Bâle³¹ ». Plus loin, sans pour autant citer de larges extraits du discours pour ne retenir que cette phrase : « J'appelle les vivants, je pleure les morts et je brise les foudres !³² », Aragon écrit : « Avec tout ce que vous voudrez de défauts, d'erreurs, Jaurès, à cette minute où la parole encore une fois l'emporte au-delà de sa raison bourgeoise, où il sent, lui, battre ce cœur ouvrier qu'il exprime après tout, malgré tout, Jaurès incarne vraiment la lutte contre la guerre [...] ³³ ». Malgré les réserves importantes du narrateur, la dimension positive du personnage l'emporte³⁴.

Les Beaux Quartiers

Dans les chapitres rendant compte du meeting au Pré-Saint-Gervais, Jaurès est situé dans sa « mythologie ». L'auteur joue du symbole, s'appuie sur l'image, iconique déjà, qui fait partie de la légende jaurésienne, d'une mythologie.

La narration insiste d'ailleurs sur la relation entretenue entre la foule et le tribun : « [...], la foule,

cent cinquante mille hommes amassés et tassés déjà autour des tribunes [...] une rumeur et une poussée qui firent osciller avec des cris la craquante masse lyrique au cri centuplé de Hou, hou, les Trois ans ! révélèrent à l'autre bout de l'espace d'un chef aimé d'un héros³⁵ ». Le rapport à la foule met en lumière l'ambivalence entretenue par Aragon envers Jaurès entre cet ouvrage et le précédent. En effet, le tribun incarne l'espoir malgré ses contradictions : « Jaurès, un homme gros, vieilli, déjà poussif, lutteur, et son ventre de bourgeois, son écharpe tricolore et son cœur rouge, ses erreurs et sa grande inspiration populaire, Jaurès qui ne serait rien seul, que porte la force ouvrière [...] »³⁶.

André Daspre indiquait que dans ce roman, Aragon « remplace l'examen critique de la pensée de Jaurès par un effort de sympathie, de compréhension pour un homme chez qui la parole et le cœur l'emporteraient sur la formation universitaire bourgeoise »³⁷.

L'image vient affranchir les barrières du temps et convoque les photographies et dessins que la presse a pu reproduire ou que des discours ont rendu familière : « Les bras dressés, le melon, la barbe. La véhémence. Sur Jaurès qui le premier souffle, ne se ménage pas. Du premier souffle, il atteint ce qui est le paroxysme des autres [...]. Du premier souffle, il les dépasse, et nous transporte dans une région où il y a encore une place pour le rire [...] »³⁸. Aragon se fait désormais apologue de Jaurès. Si dans *Les Cloches*, c'est Clara Zetkin qui est la figure de l'héroïne superbe du socialisme, Jaurès est désormais celui qui incarne le mouvement socialiste.

La représentation de Jaurès évolue en même temps que le point de vue de l'auteur lors de la rédaction de ses œuvres. Au printemps 1933, Aragon débute l'écriture des *Cloches*, Jaurès n'est pas l'image du guide idéologique – rôle dévolu à Clara Zetkin que l'on retrouve dans l'épilogue³⁹ – mais l'idéaliste bourgeois. En juillet 1934, la situation s'est modifiée. Jaurès n'est plus l'archétype du réformisme bourgeois, mais le moteur d'une unité politique, pont jeté entre socialistes et communistes⁴⁰.

Un dernier élément reste le jeu de connivence entretenu par Aragon avec le lecteur. Dans *Les Cloches*, par exemple, Aragon parle du discours de Jaurès tenu dans la cathédrale, « [...] les mots qu'il prononce aujourd'hui retentiront jusqu'au fond d'une étude de l'école Stanislas, où le pion Villain recueille déjà l'écho avec haine et déjà à Bâle dans la tête de l'homme du Deuxième Bureau, ces mots éveillent comme une nécessité l'idée de l'assassinat »⁴¹. Dans *Les Beaux Quartiers*, il réitère le jeu de la temporalité et celui de l'histoire : « À ses poings brandis brillent les fusils qui, demain, ne partiront pas contre nos frères d'Allemagne. Toutes les insubordinations de la veille et celles de l'avenir. Les fusillés de Salonique et ceux du Chemin des Dames. Dans l'emphase provençale retentit quelque chose de l'accent de Liebknecht, qui mourra comme Jaurès

assassiné⁴² ».

Prenant fréquemment la forme du commentaire, ces éléments de rupture dans la narration romanesque rappellent les événements historiques et participent à la reconstruction de la mémoire jaurésienne. Malgré de nombreuses ambivalences, l'admiration du poète pour Jaurès, figure bourgeoise qui a réussi à devenir la voix du prolétariat français, est réelle voire déterminante. La mémoire du tribun est mobilisée pour justifier des nécessités politiques du temps. Ainsi le Jaurès des *Cloches* est-il plus réformiste que celui des *Beaux Quartiers*, qui est désormais un trait d'union entre socialistes et communistes, un élément de partage.

Le Jaurès de Roger Martin du Gard

Lors de l'assassinat, Roger Martin du Gard a trente-trois ans. Mobilisé lors du conflit, il est le témoin d'atrocités lui faisant exprimer un pacifisme idéaliste dans différents écrits de guerre et postérieurs, notamment ses journaux.

En 1920, il débute l'écriture de son roman fleuve *Les Thibault*. Entre 1929 et 1933, Martin du Gard fut véritablement obsédé par les désordres et les incertitudes des vies politiques française et internationale⁴³. En faisant paraître *L'Été 1914*, fresque jour par jour de l'action de Jaurès en juillet 1914, l'auteur veut faire œuvre d'historien, rêvant de rigueur et d'objectivité. Il y apparaît davantage en chroniqueur scrupuleux⁴⁴ par sa « manie de la construction » et « son fétichisme peut-être excessif de l'exactitude⁴⁵ ».

La scène de l'assassinat

Dans une lettre écrite à sa femme, Hélène, le 28 juillet 1935, il affirme : « C'est sans doute la dernière fois que mon passé de Chartiste a l'occasion de servir⁴⁶. » Il a rassemblé un immense ensemble documentaire, allant jusqu'à se dire « noyé dans un monceau de documents⁴⁷ » en octobre 1933. Près de trois ans sont nécessaires pour écrire *L'Été 1914*⁴⁸.

Le chapitre LXIII vient parfaitement illustrer ce rapport à l'événement. Les personnages de Jenny et Jacques arrivent au Café du Croissant où ils voient Jaurès attablé. Ils sont spectateurs. Jenny demande à Jacques s'il connaît les autres personnes présentes qu'il commence à les énumérer⁴⁹.

L'Été 1914 est ainsi une quête d'équilibre entre l'exactitude documentée et l'autonomie fictionnelle. La tension entre la neutralisation idéologique du discours et l'affleurement d'îlots polémiques peuvent laisser apparaître de graves déformations⁵⁰. Jean-Jacques Becquer eut cette heureuse formule : « La méticulosité du chartiste cache chez Roger Martin du Gard la partialité de

l'historien. »

En comparaison à Aragon, Martin du Gard participe au prolongement du mythe jaurésien par la grande sobriété de son énonciation. Distillant ses points de vue très proches de ceux de Rappoport *in fine*⁵¹, il essaie de construire par une logique interne étayée par une vaste documentation l'image d'un Jaurès pacifiste extrêmement pur.

Le Jaurès de Jules Romains

Avec ses 27 tomes et 779 chapitres, *Les Hommes de bonne volonté*, publiés de 1932 à 1946, constituent la plus vaste somme romanesque de la littérature française du XX^e siècle. Peu après 1923, l'auteur élabore un dossier sur Jaurès et plusieurs fois, dans ses notes, on trouve mention du meeting du Pré-Saint-Gervais de mai 1913⁵².

Dès le prologue de cette œuvre titanesque, *Le 6 octobre*, Jules Romains s'emploie à mettre en œuvre sa méthode narrative traduisant sa vision du monde : « L'unanimisme⁵³ ». Son originalité réside dans l'absence de héros principal et d'intrigue, le foisonnement rapide de scènes brèves, alternant personnages et décors, donnant l'illusion d'une simultanéité. La rigueur chronologique permet de mettre en scène une série de « destins » dans le temps d'une génération. Deux événements majeurs permettent de situer personnages et lecteurs au milieu d'une « onde » historique : la guerre de 14 et la Révolution d'octobre. On y trouve ainsi, anonymes et hommes célèbres tels Briand, Clemenceau, Jaurès ou Joffre qui deviennent des personnages à part entière.

En opérant un retour en arrière vers l'avant-guerre, Romains souhaite analyser le jeu des forces sociales, politiques, intellectuelles, aux origines de la société contemporaine. Toutefois, Jules Romains entend manipuler l'histoire en romancier. Jaurès ponctue à plusieurs reprises cette fresque historique. L'image multiple du tribun s'articule autour de moments choisis soulignant avant tout des fonctions morales que l'auteur souhaite attribuer au député du Tarn.

Dans *Les Amours enfantines*⁵⁴, le personnage de Gurau, socialiste indépendant, rend visite à Jaurès où il apparaît pour la première fois. La scène se passe chez lui, à Passy, rue de la Tour ; élément neuf dans la littérature puisqu'un romancier attire le lecteur dans l'intimité de Jaurès. Jules Romains s'en amuse et indique au lecteur : « Il dut alors se répéter qu'il était bien chez Jaurès, qu'aucune confusion n'était possible. "À ce point-là, c'est extraordinaire"⁵⁵ ». Gurau est d'ailleurs frappé par la sobriété de l'ameublement qui tranche avec celui de « ces grands bourgeois qui habitent une maison ancienne dans le quartier de la cathédrale ; qui ont hérité de beaux meubles ; et chez qui le bibelot le plus contestable garde un air traditionnel et cossu ». Jaurès incarne, ici, la pureté en symbolisant le « pur démocrate ». Jaurès est alors associé au champ lexical de la nature,

de la lumière, de l'abondance, des chants voire du divin lorsqu'il est comparé à la « bénédiction du Père sur les hommes⁵⁶ ».

Le caractère inattaquable de Jaurès sur le plan éthique et moral est un trait majeur et partagé par la quasi-majorité des personnages des *Hommes de bonne volonté*, notamment lorsque le tribun se démène pour défendre les positions du socialisme et se bat pour la paix⁵⁷. Dans *Les Créateurs*⁵⁸, Manifassier, un collaborateur de Gurau, attristé que son patron ait perdu la foi dans l'avenir déclare : « Jaurès... Oui, lui reste intact... [...] J'ai horreur de cette admiration indulgente, presque apitoyée : "C'est un poète, un prophète" [...] "Ce qui me hérisse par-dessus tout, c'est que les hommes qui n'ont plus la foi acceptent si mal que d'autres l'aient gardée"⁵⁹ ». L'image est prolongée dans *Le 6 octobre* lorsque Sampeyre affirme posséder chez lui un portrait de Jaurès⁶⁰.

Jaurès est rarement critiqué. Dans *Les Pouvoirs*, Zülpicher, richissime chef de la société luxembourgeoise de l'acier, déclare : « Votre Jaurès est un homme néfaste ; plus encore que les chefs de la social-démocratie allemande, car il voit plus loin. [...] »⁶¹. La critique est annulée par le compliment. Jaurès est néfaste parce qu'il est un visionnaire. Olivier Rony soulignait cette image d'idéaliste que confère Romans à Jaurès, rappelant que ce dernier était trop confiant dans la raison et l'action collective⁶².

L'utilisation du personnage de Gurau comme observateur « pragmatique », qui sent venir les événements, qui indique que Jaurès se trompe marque aussi la lucidité de Romans : « Et Jaurès qui s' imagine encore avoir le peuple de France derrière lui ! Qu'il essaye de venir parler sur ce boulevard ! Même les électeurs de son parti, mêlés à la foule, feront semblant de ne pas le reconnaître, de ne pas comprendre où il veut en venir, détourneront la tête, auront l'air de dire à leurs voisins : "Ne faites pas attention. Il est comme ça. Ce sont ses idées." Un reniement de Saint-Pierre pullulant à perte de vue. » On perçoit l'attachement pathétique de Jules Romans au pacifisme de Jaurès.

Comparativement aux deux précédents auteurs, Jules Romans offre une vision de l'histoire où les volontés individuelles s'entrechoquent avec le courant de l'histoire qui balaie tout.

Henry Poulaille, la saga des Magneux

Henry Poulaille (1896-1980) fut un homme au parcours atypique. Autodidacte, romancier, journaliste, critique littéraire, il fut pendant plus de trente ans le chef du service presse des éditions Grasset et le principal inspirateur de l'« école prolétarienne ». Il fut l'auteur d'une saga des Magneux, du nom de la famille dont il suivit le destin à travers trois générations, dans *Le Pain quotidien*, *Les Damnés de la Terre*, *Pain de soldat* et *Les Rescapés*, édités de 1931 à 1939.

De cette fresque vivante, largement autobiographique, Poulaille dresse un portrait de la classe ouvrière et de ses conditions de vie entre 1903 et 1920. La saga eut un succès mitigé. *Le Pain quotidien*, paru en 1931, n'avait pas laissé indifférent lors de sa publication⁶³ ; les volumes suivants ayant suscité moins de ferveur. La saga fait revivre les luttes de cette classe ouvrière parisienne, dont Poulaille lui-même est issu. La fiction est innervée par l'expérience vécue de l'auteur, suscitant un effet de véracité en servant ainsi pleinement le projet didactique de prise de conscience de classe que le roman prolétarien se donne pour horizon⁶⁴.

Dans *Pain du soldat*, Poulaille raconte la nuit du 31 juillet 1914 et les jours suivant l'assassinat, l'atmosphère qui règne dans Paris, l'émotion qui traverse la foule. Ce premier chapitre est archétypal de sa méthode narrative. Le personnage de Loulou, emporté par les événements, devient l'interface entre l'action romanesque et la situation qui se confondent dans l'événement qu'est l'assassinat. L'émotion suscite différents comportements : passivité, agitation, surexcitation, désorientation, tristesse et stupéfaction⁶⁵. En apprenant l'assassinat, c'est la surprise qui est mise en avant par un laconique mais évocateur « Hein !⁶⁶ – Il y a quelque chose ? ».

Plusieurs éléments, intégrés dans le récit sont directement tirés de la presse socialiste et syndicale ainsi que des témoignages de la soirée. « Des milliers de curieux étaient déjà depuis plus d'une heure massés dans la rue Montmartre quand Magneux et le contingent qu'apportait sa rame de métro arrivèrent. On avait déjà procédé à la levée du corps. » Poulaille précise quelques éléments historiques qui doivent permettre au lecteur de se resituer dans un discours romanesque et historique : l'arrivée des policiers « municipaux à pied et à cheval », la conduite de l'assassin au poste de la rue du Mail « sans qu'il se débatte [...] », l'ambulance « venue chercher le corps pour l'emmener à Passy ». Ces informations – notamment celle de Passy – rappelle la méthode du collage exploitée par l'auteur.

La vengeance est la première réaction que l'on observe : « "On n'a pas zigouillé l'assassin !" déplorait-on çà et là. "Fallait le tuer !". "Il avait bien tué Jaurès, on pouvait le tuer, on devait le tuer". » Faut-il y voir une réaction purement passionnelle ou un discours de l'auteur s'adressant au lecteur nécessairement informé de la conclusion du procès Villain ? Probablement les deux.

Comme Aragon, Poulaille use de Jaurès pour tenir un discours politique. Il fait dire à un anonyme que « Jaurès tué, c'est la guerre », auquel un autre surenchérit : « Lui seul aurait pu empêcher la guerre. » Loin d'écarter ses accointances libertaires, Poulaille répond par la voix d'un ouvrier au visage ravagé : « Non, on a qu'à vouloir. C'est à nous d'empêcher la guerre⁶⁷. » La formulation et la construction syntaxique, faussement simples, indiquent – en 1936 – que la volonté individuelle est primordiale et que la guerre peut être empêchée. Le télescopage des époques et des mémoires

permet également de nouer une connivence entre l'auteur et le lecteur.

Depuis les années 2000 : un très timide retour ?

Si durant la période des années 1930, Jaurès a fait figure de superstar, il semble qu'il ait connu une longue traversée du désert. Les grandes fresques romanesques historiques ne sont plus à la mode à quelques exceptions près, dont *Mémoire d'un homme du monde* d'André Wurmser publié en 1964 où la figure de Jaurès et sa mémoire sont longuement évoquées ainsi que de nombreuses citations⁶⁸. Il semble que ce soit autour des années 2000 que Jaurès fasse un retour plutôt timide dans l'univers romanesque là où sa mémoire et sa présence dans les romans graphiques et bandes dessinées sont relativement plus nombreuses...

On retrouve la trace de son souvenir en 2007 dans le roman policier *La Prophétie de Golgotha*, où la théorie du complot sert de toile de fond au récit. Une vieille organisation secrète, le Golgotha, mène une campagne de déstabilisation et de destruction des États par la guerre. L'œuvre de Jean-Michel Riou revisite l'histoire de 1914 aux attentats du 11 septembre 2001. L'assassinat de Jaurès y est présenté comme « l'exemple d'un acte terroriste réussi ». Chimère, le narrateur, précise que : « Les partis de gauche, opposés à la guerre perdirent le plus habile des pacifistes. Dans la nuit qui suivit sa mort, le monde ouvrier annula la grève générale contre la guerre et contaminée par l'hystérie d'un peuple aimanté par la revanche, il céda aux chimères du patriotisme en prenant le fusil. Jaurès n'était pas froid que son édifice s'effondrait⁶⁹ ». Ces phrases lapidaires participent de cet imaginaire et de ce discours faisant de Jaurès un mur face au péril et la clef de voûte tenant le bâtiment pacifiste d'avant-guerre.

Son souvenir est encore évoqué par l'intermédiaire de son fils Louis, mort près de Soissons en 1918, dans deux romans. Le premier *Jean Jaurès*, « *Non à la Guerre* » de Didier Daeninckx⁷⁰ décrit l'admiration filiale de Louis sans pour autant faire apparaître le personnage de Jean Jaurès de manière déterminante. Le second ouvrage, de Jean-Emmanuel Ducoin, raconte la vie de Louis dans *Soldat Jaurès*⁷¹. Là encore, l'évocation n'assure pas pour autant le retour du tribun à qualité personnage romanesque.

On retrouve la trace d'un personnage Jean Jaurès à la veille du centenaire de son assassinat. En 2013, Tania Sollogoub publiait *Le Dernier Ami de Jaurès*, un roman⁷². En réalisant des recherches préliminaires, son sentiment envers Jaurès s'est précisé : « Je suis tombée quasiment amoureuse de Jaurès. Il y a quelque chose en cet homme d'une bonté incroyable. J'ai aimé sa bonté, son empathie, son désintéressement, sa certitude que notre avenir ne serait pas construit sur la force de l'argent mais sur la noblesse des idées... J'ai aimé son courage !⁷³ ».

L'histoire raconte l'existence de Paul, un adolescent de quinze ans, rêveur et désireux de voyages, qui va se lier d'amitié avec Jaurès grâce au compagnon de sa mère, Mallavec. Le directeur de *L'Humanité* devient le confident de ce jeune homme amoureux de Madeleine, une jeune femme de seize ans qui vit dans les beaux quartiers et qu'il va observer tous les soirs, assis sur un mur, en face de chez elle. Cet amour, voué à l'échec, Paul y croit dur comme fer.

Découpé en six parties, il faut attendre le chapitre 9 pour que Jaurès apparaisse. Intégrant citations et prologues rappelant les événements historiques à chaque début de partie, l'autrice parvient à rendre vivants les jours précédant l'assassinat pour mieux éclairer le cheminement de Jaurès ainsi que l'engrenage de la guerre.

Dans ce récit, c'est le rapport à l'homme politique que l'auteur souhaite rehausser. « La question était qu'est-ce qui fait qu'une parole politique survit ? C'est peut-être un poncif mais je pense que cela tient à la qualité de l'homme qui est derrière. Elle tient à l'humilité, à la sincérité. Il y a quelque chose de magique dans ce qui se noue entre un homme politique et un peuple⁷⁴. »

En un siècle, la place occupée par Jaurès dans le roman a finalement peu varié. Dès le premier conflit mondial, la mémoire de l'assassinat et Jaurès, comme personnage historique, apparurent dans la littérature sans pour autant pénétrer la postérité. Il fallut attendre l'entre-deux-guerres pour que l'événement autant que l'homme inspirent ou participent au récit d'œuvres de grands auteurs francophones.

Topos de la mémoire qui ressurgit sur l'ensemble du corpus d'œuvres pointées : Jaurès est présenté avant tout comme un pacifiste. Cet élément participe à la construction des autres mémoires jaurésiennes.

Si, dans les années 1970, la mémoire littéraire de Jaurès a connu une sorte d'éclipse dans quasiment tous les champs artistiques, depuis les années 2000, cette mémoire se lit désormais davantage dans le roman graphique et la bande dessinée que le roman tout court... On observe ainsi que l'usage de la mémoire de Jaurès fluctuant en fonction des supports et des époques possède une sorte de permanence, celle du pacifiste, grâce au roman.

1. Vincent Duclert, *Jean Jaurès 1859-1914. La politique et la légende*, Paris, Autrement, 2013, p. 41.

2. Marcel Proust, *Jean Santeuil*, Paris, Gallimard, 2001.

3. Charles Péguy, *Notre jeunesse*, Paris, Gallimard, 1933 [1910].

4. Bernard Duchatelet, « Jaurès vu par Romain Rolland », in Julie Bertrand-Sabiani et Géraldi Leroy (dir.), *Jaurès et les écrivains*, colloque international, Orléans, Centre Charles Péguy, 1993, p. 68.

5. Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*, Paris, Payot, 2019 [1914].

6. Maurice Martin du Gard, *Les Mémoires*, Paris, 1957, pp. 50-52.
7. « Autres glanes », *Bulletin de la Société d'études jaurésiennes*, n°54, juillet-septembre 1974, p. 15.
8. Julien Green, *Liberté chérie*, Paris, Seuil, 1989, p. 47.
9. Ours, Fonds Renaud-Bérès 54 APO 1 : Coupure de presse, « Jaurès, par Henri Béraud ».
10. « Jaurès ou la parole humaine par Jean Guéhenno », *Le Figaro*, 31 juillet 1964.
11. Marguerite Chasteau dite Marcelle Tinayre (1870-1948) est une femme de lettres française, cofondatrice du futur prix Femina. Elle participa à la publication en 1924 du *Livre proscrit* évoquant les exactions des communistes en Hongrie. Durant l'Occupation, elle écrit dans la presse pétainiste avec une certaine virulence, entraînant par la suite sa mise à l'écart de l'édition française.
12. Marcelle Tinayre, *La Veillée des armes*, Clamann-Lévy, 1915, p.185.
13. Charles Morice (1861-1919) est le traducteur de Dostoïevski. Poète et essayiste, il est une des figures centrales du symbolisme. Chroniqueur et journaliste, il ne connut guère la postérité en dehors des cercles d'initiés. Il meurt en 1919 à Menton. Certaines de ces œuvres paraissent, en 1921, de manière posthume dont un roman chauvin, dépourvu de valeurs artistiques, *Par le sang de France*, probablement écrit durant le conflit voire légèrement postérieur.
14. Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Vanves, Thot, 1984, p. 93.
15. Charles Morice, *Par le sang de France*, Plon, 1921, 310 p.
16. « La mort de Jean Jaurès » in Anna de Noailles, *Les Forces éternelles*, 1920. Le thème du héros tombé en avant des armées, de la première victime de la guerre apparaîtra très rapidement durant le conflit. Ainsi, dès le 31 août 1914, Maurice Bouchor dans *L'Humanité* écrivait dans son poème « À Jaurès » que « La guerre a fait de toi sa première victime ».
17. *Bulletin de la Société d'études jaurésiennes*, « Glanes », n°127-128, octobre 1992-mars 1993, p. 19.
18. Maurice Rieuneau, *Guerre et révolution dans le roman français de 1919 à 1939*, Paris, Klincksieck, 1974, p. 393.
19. Louis Aragon, *Les Cloches de Bâle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972.
20. Louis Aragon, *Les Beaux quartiers*, Gallimard, collection Folio, 2007, 624 p.
21. *Ibid.*, p. 410.
22. Suzanne Ravis-Françon, « L'image de Jaurès dans les romans d'Aragon », in Julie Bertrand-Sabiani et Géraud Leroy (dir.), *Jaurès et les écrivains*, op. cit., 1993, p. 91.
23. Maurice Rieuneau, *Guerre et révolution dans le roman français de 1919 à 1939*, op. cit.
24. Marie-France Boireau, *Aragon, romancier de la grande guerre et penseur de l'Histoire*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2013, p. 178. Ainsi lors de la Conférence nationale du PCF à Ivry de 1934, le mot d'ordre de front unique pour battre le fascisme se répercute dans la littérature des écrivains du PCF.
25. Suzanne Ravis-Françon, « Des discours de Jaurès au discours d'Aragon » dans Groupe de Recherches sur Aragon et Elsa Triolet du CNRS, *Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet 2*, Annales littéraires de l'Université de Besançon n° 399, Paris, Les Belles Lettres, 1989, p. 101.
26. Maurice Rieuneau, *Guerre et révolution dans le roman français de 1919 à 1939*, op.cit., p. 402.
27. Louis Aragon, *Les Cloches de Bâle*, op. cit., 1972, p. 325.
28. *Ibid.*, p. 326.
29. *Ibid.*
30. *Ibid.*, p. 332.
31. *Ibid.*, p. 431.
32. *Ibid.*, p. 435.
33. *Ibid.*, p. 434.
34. Marie-France Boireau, *Aragon, romancier de la grande guerre et penseur de l'Histoire*, op. cit., p. 170.
35. Louis Aragon, *Les Beaux Quartiers*, op. cit., p. 436.
36. *Ibid.*, p. 437.

37. André Daspre, « L'image de Jean Jaurès dans les romans de Jules Romains, Roger Martin du Gard et Aragon », *Cahiers Jaurès*, vol. 185, n°3, 2007, pp. 79-89.
38. *Ibid.*, p. 439.
39. Suzanne Ravis-Françon, « Des discours de Jaurès au discours d'Aragon », in Groupe de Recherches sur Aragon et Elsa Triolet du CNRS, *Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet 2*, *op. cit.*, p. 120.
40. *Ibid.*, pp. 95-96.
41. Louis Aragon, *Les Cloches de Bâle*, *op. cit.*, p. 434.
42. Louis Aragon, *Les Beaux Quartiers*, *op. cit.*, p. 440.
43. Maurice Rieuneau, *Guerre et Révolution dans le roman français*, *op. cit.*, p. 470.
44. *Ibid.*, p. 78.
45. Roger Martin du Gard, *Souvenirs autobiographiques et littéraires, Œuvres complètes 1*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1955, p. XLVIII.
46. Roger Martin du Gard, *Journal*, Paris, Gallimard, 1993, p. 1089.
47. André Gide, Roger Martin du Gard, *Correspondance I*, Paris, Gallimard, 1968, p. 581.
48. Hélène Baty-Delalande, « L'art discret du polissage chez Roger Martin du Gard : réécritures romanesques de l'assassinat de Jaurès dans les avant-textes de *L'Été 1914* », dans *Genesis (Manuscrits-Recherche-Invention)*, n° 29, 2008, pp. 103-114.
49. Procédé habile évitant un effet documentaire que l'on retrouve chez Poulaille. On note d'ailleurs que l'auteur n'évoque à aucun moment la fameuse tarte aux fraises ou la photographie de l'enfant généralement présentes pour renforcer la bonhomie de Jaurès.
50. Jean-Jacques Becker « *L'Été 1914* de Roger Martin du Gard, un ouvrage d'histoire ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 25, n°2, avril-juin 1978, pp. 213-234.
51. *Ibid.* et Hélène Baty-Delalande, « L'art discret du polissage chez Roger Martin du Gard : réécritures romanesques de l'assassinat de Jaurès dans les avant-textes de *L'Été 1914* », *op. cit.*, pp. 103-114
52. André Daspre, « L'image de Jean Jaurès dans les romans de Jules Romains, Roger Martin du Gard et Aragon », *op. cit.*, pp. 79-89.
53. Maurice Rieuneau, *Guerre et révolutions dans le roman de 1919 à 1939*, *op. cit.*, p. 425.
54. Jules Romains, *Les Hommes de bonne volonté*, vol. 3, « Les Amours enfantines », poche. 1973, 315 p.
55. Jules Romains, *Les Hommes de bonne volonté*, volume 1, Paris, Robert Laffont, collection « Bouquins », 1988, p. 472.
56. *Ibid.*
57. Olivier Rony, « Un Homme de bonne volonté : réalité et image de Jean Jaurès chez Jules Romains », in Julie Bertrand-Sabiani et Géraldi Leroy (dir.), *Jaurès et les écrivains*, *op. cit.*, p. 86.
58. Jules Romains, *Les Hommes de bonne volonté*, vol. 12, « Les Créateurs », poche, 1974, 288 p.
59. Jules Romains, *Les Hommes de bonne volonté*, volume 2, *op. cit.*, p. 814.
60. Jules Romains, *Les Hommes de bonne volonté*, volume 1, *op. cit.*, p. 55.
61. Jules Romains, *Les Hommes de bonne volonté*, volume 2, *op. cit.*, p. 521.
62. Olivier Rony, « Un Homme de bonne volonté : réalité et image de Jean Jaurès chez Jules Romains », in Julie Bertrand-Sabiani et Géraldi Leroy (dir.), *Jaurès et les écrivains*, *op. cit.*, pp. 88-89.
63. Bruno Curatolo, « La réception de la trilogie du *Pain*. *Le Pain quotidien*, *Les Damnés de la terre*, *Pain de soldat* », *Roman 20-50*, vol. 63, n°1, 2017, pp. 31-52.
64. Alexis Buffet, « Henry Poulaille et la difficile subversion du roman. Autobiographie, faits divers, documents et collages », *Roman 20-50*, vol. 63, n° 1, 2017, pp. 7-18.
65. Le roman parut par épisodes dans le journal de la CGT, *Le Peuple*. Les numéros sont consultables sur le site de la Bibliothèque nationale, gallica.bnf.fr.
66. *Ibid.*

67. *Ibid.*
68. André Wurmser, *Mémoire d'un homme du monde*, Paris, Les Éditions français réunis, p. 185 et p. 215.
69. Jean-Michel Riou, *La Prophétie de Golgotha*, Paris, J'ai lu, 2009, p. 177.
70. Didier Daeninckx, *Jean Jaurès, « Non à la Guerre »*, Arles, Actes Sud, 2015.
71. Jean-Emmanuel Ducoin, *Soldat Jaurès*, Paris, Fayard, 2015.
72. Tania Sollogoub, *Le Dernier Ami de Jaurès*, Paris, L'École des loisirs, 2013.
73. Entretien de Tania Sollogoub disponible sur [YouTube](#).
74. *Ibid.*